


12

LE
CAUCASE ILLUSTRÉ

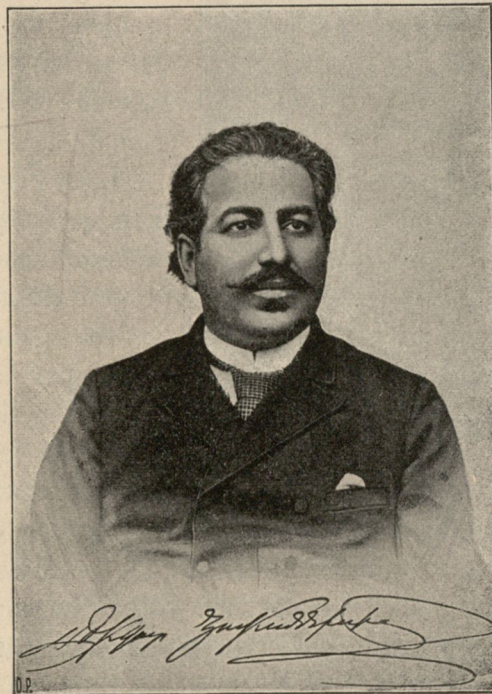


RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

N° 11

1901—1902

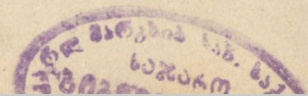
Les publicistes arméniens du Caucase



Aghar Ioannissian

Officier d'académie

Directeur de la Société de Crédit mutuel à Tiflis



Les Karatchaïs

Les Karatchaïs, qui habitent le bassin du cours du Kouban, entre Outchkoulan et Khoumarinsk, appartiennent, dit-on, à la famille des Ouses ou Khoumans, et ils ont été refoulés dans le Caucase, des plaines de la Kouma. La tradition ne remonte pas aussi loin. D'après elle, les Karatchaïs seraient venus de la Crimée, et, par suite, seraient des Tartares de cette contrée. Ce serait un chef, nommé Karatchaï, qui les aurait conduits aux bords de la Kouma. Ils ne se composaient, au début, que de quarante familles auxquelles s'adjoignirent plus tard des nationalités étrangères (Tartares, Tsiganes, Tcherkesses, Géorgiens, Arméniens, Russes), comme le prouvent les noms de familles et les types anthropologiques mêlés. Leur premier établissement eut lieu, d'après certains auteurs, il y a quatre cents ans; d'autres prétendent qu'il s'effectua il y a deux cent cinquante ans, et, d'après ces derniers, les Karatchaïs habitèrent pendant un certain temps les terres des Svanes.



Quoiqu'ils soient entourés de Tcherkesses, ils ont conservé jusqu'à présent leur langue turque qui ressemble étonnamment à la langue du manuscrit appelé Codex Cumanicus de 1303, ce qu'on ne peut dire de la langue des Tartares Nogaïs dans laquelle se fait sentir l'influence de la langue de l'Asie centrale.

Leur physionomie et leur anthropologie, bien qu'on prétende qu'ils proviennent du mélange des types mongols et sémitiques, ne présentent pas les caractères de ceux des Mongols, mais plutôt ceux des Géorgiens; par la suite des temps et la fusion des races, ils prirent le type caucasien et revêtirent le costume des Kabardiens. Ils

sont de haute taille; les yeux sont grands et noirs, les cheveux bruns, la peau blanche; les femmes ne sont pas belles; l'indice de tête est 81.88, l'indice de face 80, et du nez 63.

Les Karatchaïs sont des mahométans sunnites. Ils se divisent en quatre classes sociales: les princes, les nobles, les paysans et les prêtres. Les différences sociales existant entre les trois premières classes ont été presque entièrement effacées par la domination russe, mais la situation du clergé s'est maintenue très forte.

On ne peut guère louer leur caractère; l'esprit guerrier a manqué et manque chez eux. Ils sont paresseux, peu honnêtes, menteurs, flatteurs, sournois et coléreux.

Ils s'occupent d'élevage; leurs troupeaux fournissent à tous leurs besoins; ils élèvent beaucoup de chèvres et de moutons qu'ils conduisent à travers la montagne et qu'ils vont vendre jusqu'à Soukhom-Kalé. Sur les pâturages des hauts plateaux ils réunissent, pour la nuit, leurs animaux dans des enclos tressés avec du jonc. Etant mahométans, ils n'élèvent pas de porcs. Ils charrient aussi du bois par les rivières. Ils ne possèdent pas de terres labourables, de sorte qu'il n'y a de maigre culture que sur les petits territoires les plus productifs où ils font pousser de l'orge, du maïs, des pommes de terre et des haricots. Les travaux du ménage sont tous accomplis par les femmes; l'homme s'occupe de la garde des troupeaux et de la chasse.

Leurs maisons, sales, sont formées de planches rassemblées; les murs sont enduits de terre glaise; l'appartement est composé d'une ou deux pièces ayant des portes basses, de petites fenêtres, et recouvertes en paille. Les trois poutres qui soutiennent le toit s'appuient sur une maîtresse-poutre fort grande; l'ancien foyer est supplanté aujourd'hui par le poêle russe. Les chambres sont ornées d'habits de fêtes, de tapis de feutre brodés, de fichus, d'armes et de souvenirs de chasse. La terre est battue; devant chaque maison il y a une petite véranda couverte.

Leurs principaux aliments sont le lait, le fromage et la viande, cette dernière sèche ou fraîche. Lorsqu'ils ont du maïs, ils en font du pain, du reste fort rare; ils fabriquaient de la bière avec l'orge, mais les mollahs le leur ont défendu; ils boivent à présent de l'eau-de-vie. Ils ont conservé l'ancienne coutume turque de manger de la viande de cheval. Les Karatchaïs ont aussi conservé l'usage de ravir la fiancée, naturellement à la façon moderne: fiancée et parents connaissent l'heure et le jour de l'enlèvement. Le prix d'une femme est de 350 à 1000 roubles en argent ou en bestiaux. La jeune femme vit pendant quelques mois avec son mari, puis retourne à la maison paternelle où elle reste souvent deux ans; pendant ce temps, le mari vient la voir, mais elle ne peut se montrer à un autre homme et marche toujours voilée. Les Karatchaïs sont, en général, monogames et ont beaucoup d'enfants.

Il n'y a pas dans leur danse nationale l'entrain qui caractérise la *lezghinka* du Caucase; les jeunes gens et les jeunes filles se prennent par la main et forment un cercle; puis chaque jeune homme et celle qu'il a invitée dansent en face l'un de l'autre dans le rond.

L'entretien des tombes est l'une des vertus des Karatchaïs; ils entourent de hauts murs les cimetières, garnissent les tombes de haies vives, élèvent sur elles des maisonnettes coniques en planches cannées ou bien construisent de véritables sarcophages en pierre.

L'habillement des hommes est celui des Tcherkesses. Les femmes portent des chemises rouges, des pantalons tombant jusqu'aux chevilles recouverts d'une robe d'indienne fendue sur les côtés à partir de la ceinture, pour permettre de relever la robe pendant le travail. La poitrine est couverte d'un gilet de couleur claire richement brodé d'or, tandis que, sur le devant, entre deux doubles rangées de dentelles d'argent, des pièces métalliques d'environ neuf centimètres de long sont cousues horizontalement. La robe est serrée à la taille par une large ceinture en cuir, ornée de petites chaînes et d'une grande boucle enrichie parfois de pierres précieuses. Sur le gilet elles endossent une large *bechmète* double, de différentes étoffes rayées, avec des manches étroites vers le haut, larges vers le bas, galonnées d'argent. Les filles portent sur la tête un bonnet haut de quinze centimètres étincelant de perles, de broderies ou de galons d'or; du sommet part un voile fixé par une grande agrafe d'argent et qui entoure le cou; la tête des femmes est recouverte d'un voile et d'une espèce de turban.

J. J a n k o

Types du Caucase



Le prince Jaba Gouriel

L'archéologie au Caucase*

La culture métallique du Caucase est-elle née dans le pays ou bien y a-t-elle été introduite, et, dans ce dernier cas, d'où est elle venue et d'où s'est-elle propagée? Cette question est des plus discutées : les opinions sont complètement différentes et nous ne pouvons les exposer toutes ici. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages du comte Ouvarow, de Virchow, Smirnow, Bayern, Chantre, de Morgan, Dolbeshew.

Sans doute, le travail des métaux remonte à des époques fort reculées, mais faut-il attribuer au Caucase l'honneur de la découverte du bronze lorsqu'on n'y connaît pas même une seule mine d'étain? Est-ce en Egypte, en Assyrie, dans l'Inde ou dans l'Asie centrale qu'il faut chercher l'origine du précieux alliage? Nous inclinons à le croire. L'analyse des bronzes caucasiens accuse 10 à 12 pour cent d'étain avec quelquefois des traces de plomb. Il est probable que le bronze était importé au Caucase en lingots ou en ouvrages fabriqués. On peut difficilement admettre que, dans des temps si lointains, il pût y avoir un commerce de métaux purs. A Koban, Samthavro, Redkine, Akthala y a-t-il un seul objet de cuivre pur, dont il existe cependant des mines dans les montagnes voisines? Y a-t-il des séries de moules variés qui auraient servi à couler les différents bronzes et qui auraient pu ou dû être enfouis comme l'ont été les pierres à aiguiser?

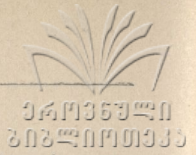
Si la culture s'est propagée du Caucase et n'y a pas été introduite, comment, en dehors d'un seul type plus ou moins original de hache, n'y voit-on pas les instruments en bronze caractéristiques de l'Europe occidentale et de la Sibérie? Serait-ce le Caucase qui aurait inventé les grandes fibules arquées artistement travaillées, et non l'Asie Mineure? De ce que l'abondance de parures en spirale fait rapprocher la culture du Caucase de celle correspondante d'Europe, s'ensuit-il que cet ornement ait une origine caucasienne? Si on l'admet, pourquoi trouve-t-on au Nord ces parures sans les fibules, et à l'Ouest sans la hache caucasienne? Est-ce que des ornements et des parures de bronze en spirale ne se trouvent pas aussi à Hissarlik et à Mycènes, qui sont, dit-on, d'époque antérieure à Koban?

Autant les bronzes caucasiens ont leurs traits communs avec ceux de l'Asie Mineure et de la Grèce, autant les poteries sont différentes : à Chypre, à Rhodes, à Mycènes on voit les premiers germes de formes classiques et des peintures qui décoreront plus tard les vases; au Caucase, au contraire, c'est l'infériorité dans l'ornementation de la céramique qui empêche de croire que Koban, par exemple, soit contemporain de Mycènes. La culture qui a pénétré au Caucase fut et resta rude, et Mycènes a subi la salutaire influence de l'Egypte.

Les représentations d'oiseaux et d'animaux semblent particulières au Caucase. Nulle part en Europe occidentale il n'y a des types pareils et en si grand nombre. Ils sont évidemment locaux. Parmi eux il y en a un fantastique; on l'admet pour un léopard, quoique les pieds ressemblent un peu à ceux du cheval. Il est gravé sur les haches, les plaques de ceintures, mais ne se rencontre jamais sous forme de statuette. Il avait peut-être une signification symbolique. On a cru reconnaître sur ces objets une influence assyrienne; mais alors on devrait retrouver les sujets familiers aux Assyriens : le lion et le sphinx ailé, au lieu de moutons et d'oiseaux, qui sont fort rares sur leurs monuments. Le seul point de ressemblance, c'est une tendance commune à employer la faune comme ornementation, tendance signalée aussi au Nord dans les découvertes de Perm. Sous ce rapport, la Sibérie, le Caucase et l'Assyrie se présentent en parallèle.

On pourrait admettre, croyons-nous, l'Asie centrale comme point de départ ou foyer principal d'un grand mouvement de culture dans différentes directions, et la formation de divers foyers secondaires devenus à leur tour de nouveaux centres rayonnants. Il a dû y avoir deux courants civilisateurs : l'un, venant de l'Altaï et ougro-finnois, a pénétré en Russie, mais n'a pas atteint la Scandinavie et n'a

* Voir le № 10 du „Caucase Illustré“



pas touché le Caucase (où cependant on pourrait constater quelques analogies avec les produits de cette industrie métallurgique et de cet art dont il ne profita pas); l'autre, passant au Sud de la mer Caspienne, a mis en mouvement les peuples sémitiques et aryens de l'Asie Mineure, et, par divers chemins, est parvenu à la Méditerranée et par suite à l'Europe.

Quoique les squelettes trouvés à Koban soient en grande partie dans un état de destruction presque complète et que les crânes intacts soient en fort petit nombre, on peut croire que le type prédominant était dolichocéphale*, de même qu'aux nécropoles de Samthavro et Redkine. Ce type se distingue essentiellement du type brachycéphale de la population actuelle. Cependant il est possible que le mélange d'éléments brachycéphales ait commencé déjà à des époques reculées, comme l'atteste la découverte d'un assez grand nombre de crânes à Koban et à Samthavro; mais ces éléments ne prouvent pas le mélange avec les Touraniens, car, malgré leur brachycéphalie, ils n'ont pas les autres caractères de la race touranienne. Les crânes de Koban, Samthavro et Redkine sont de type arien.

C'est donc au courant arien qu'il faudrait attribuer la culture du Caucase, mais il est difficile de doter le Caucase d'un titre quelconque parmi les rôles de civilisateurs que d'autres pays peuvent réclamer justement. La culture y fut monotone, presque uniforme, sédentaire, locale, et ne participa pas au grand courant qui, en s'écoulant, lui avait jeté quelques épaves. Depuis les temps historiques, accepter toujours, imiter, s'assimiler en déguisant les emprunts, faire concorder avec le climat ses mœurs, ses habitudes, ses goûts et tout ce qui répondait à des besoins momentanés; subir toutes les influences étrangères; faire pis et rarement mieux, telle a été la fortune du Caucase au point de vue de l'art; et il serait vraiment étrange qu'à des époques préhistoriques il se fût produit un miracle au profit de cette contrée, miracle dont l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes eussent retrouvé quelque preuve certaine ou gardé du moins souvenance.

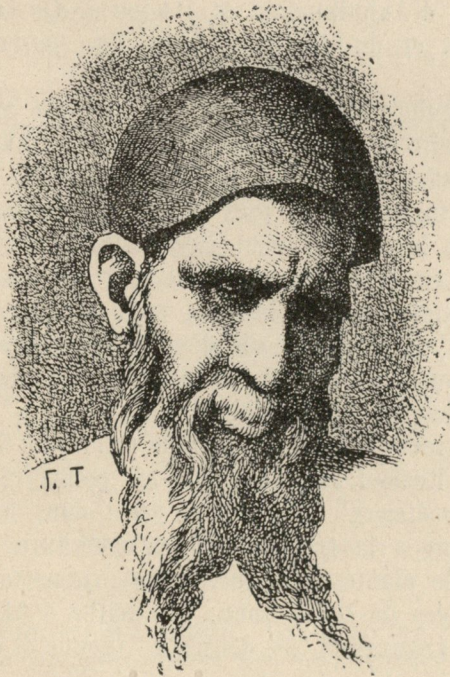
Ce qu'a pu faire et ce qu'a fait le Caucase, le voici: Au point de vue physique la nature n'y présentait pas, en général, les commodités nécessaires pour que l'homme primitif s'y soit fixé et pour que les cavernes et les grottes, qui n'ont pu encore attester sa présence, lui aient offert un asile suffisant. Mais, au moment où un flot humain inondait les plaines ouvertes au Nord et au Sud de la chaîne, et à travers lesquelles l'invasion des peuples de l'Asie passait, des fuyards (qui ont fait souche depuis et formé des nationalités, mais qui alors n'avaient même pas de noms), ont été refoulés dans les montagnes, s'y sont réfugiés et s'y sont fixés. Dans cette déroute, qui eut lieu peut-être à l'époque de l'âge de fer de l'Europe occidentale, quelques modèles de bronze furent sauvés et copiés par les plus habiles, et ceux-ci essayèrent de retrouver dans de nouveaux foyers les minerais et les alliages nécessaires à la résurrection d'un art qui avait été, et peut-être par eux-mêmes, pratiqué ailleurs. Les mines du Caucase furent mises à contribution: on n'y trouva pas l'étain; on le fit venir et on alla chercher probablement au loin le bronze en lingots pour simplifier la fabrication; le fer ne fut que peu ou point employé.

Par le Sud, la mer Noire, la Scythie, les invasions se multiplièrent. Que de cultes s'inaugurèrent! Que de langues et de cultures s'introduisirent, se heurtant, se succédant, se fondant peu à peu sans se perfectionner! Les siècles s'écoulèrent, amenant quelques progrès relatifs ou des décadences, et ce furent les colonies grecques, en s'établissant le long du Pont-Euxin, qui vinrent sauver le Caucase de sa barbarie et lui apporter généreusement, avec leur civilisation et leurs produits, les idées de religion, d'art, d'industrie et de commerce auxquelles, en dépit de toutes les vicissitudes, il est resté depuis presque toujours fidèle.

J. Mourier

* Dans leur ensemble, les Caucasiens sont brachycéphales; leur indice céphalique moyen s'élève à 85,85. Les extrêmes sont: 91 chez les Lazes, 83 chez les Gouriens. En ce qui concerne la couleur des yeux et des cheveux, on y constate pour ceux-ci une proportion d'environ 50% châains; 33% noirs; 11% blonds. Les yeux sont généralement noirs ou d'un brun foncé; on en trouve pourtant un certain nombre de bleus et de gris bleuâtre.

Types du Caucase



Bohémiens
Dessins de Vereschaguine

La faune et les chasses au Caucase*

Si le faisan a complètement disparu de certaines régions du Caucase, il abonde dans la vallée de l'Alazan, l'arrondissement de Zakatali, la vallée du Samour, aux environs de Noukha, sur les bords du Terek, près de Kisliar et de Mozdok, à Moussousli, station du chemin de fer transcaucasien, dans le Gouvernement d'Elisabethpol, les districts de Guéoktchaï, de Djébraïl, et sur quelques points des bords du Kouban. Changeant de séjour selon la saison, la tranquillité du lieu et les besoins de sa nourriture, le faisan s'éloigne peu du rayon dans lequel il s'est établi. Il vit de graines d'herbes, de riz, de céréales, de baies, de mûres et de glands. Il se tient dans les joncs humides et touffus, les bois fourrés, les buissons de ronces et les chaumes. Perché sur une branche, il passe la nuit dans les clairières.

Ce n'est que dans les propriétés de quelques begs tartares et dans les coins perdus du Gouvernement d'Elisabethpol, que le francolin se trouve encore en quantité notable; et si des mesures sérieuses de défense ne sont pas prises, dans dix ans l'espèce n'existera plus. En temps prohibé, pendant les grandes neiges, les malheureuses bêtes, glacées par le froid, ne pouvant ni voler ni courir, sont assommées à coups de bâton par les paysans. Le francolin affectionne les ronces, les champs de blé, de maïs, les jardins de mûriers, les vignes et les bords des canaux d'irrigation. Comme le faisan, il se nourrit, matin et soir, et reste couché pendant la journée. Il passe la nuit et niche à terre dans les hautes herbes.

Les perdrix rouges, qui préfèrent les sols rocheux, et supportent les hivers rigoureux, montent jusqu'à 9 et 10.000 pieds d'altitude; les grises restent surtout dans la plaine, les vallées, les steppes. Il n'est pas rare de lever des compagnies de 2 à 300 pièces. L'abondance de ce gibier s'explique par l'excessive fécondité des deux variétés et la difficulté de les chasser. La loi aussi les protège, ne permettant de les tirer que du 15 Août au 1^{er} Décembre, c'est-à-dire l'époque pendant laquelle elles sont plutôt dans les montagnes, et comme l'automne est assez chaud au Caucase, il y a peu d'amateurs de cette chasse fatigante. Au commencement de l'hiver, elles descendent dans les chaumes, les rizières, les champs de maïs. Au printemps, au moment des amours, elles se séparent en paires. Les endroits réputés comme possédant le plus de perdrix rouges sont: le Gouvernement d'Erivan, l'Alagöz, les versants du Grand et du Petit-Ararat, les parties montagneuses du Gouvernement d'Elisabethpol, de la Circassie, du Daghestan, la rive gauche de la Koura, les environs des stations de Dzégame, Dalliari, Chamkhor, le défilé de Delijane, les districts d'Akhaltzikh, d'Akhalkhalaki et l'Adjarie. On trouve les perdrix grises dans les steppes des arrondissements du Terek et du Kouban, dans les Gouvernements d'Elisabethpol, de Tiflis et d'Erivan.

On connaît deux sortes de dindon sauvage: l'une (*megaloperdix caucasica*) est spéciale aux montagnes du Grand-Caucase; l'autre, (*megaloperdix caspia*) habite le Petit-Caucase au défilé d'Akhaltzikh-Imérétie et surtout dans le Gouvernement d'Erivan sur les versants de l'Ararat et de l'Alagöz. Les deux variétés se tiennent sur les amas rocheux, au-dessus des pâturages alpins, près des neiges éternelles; très vigilantes, elles sont presque toujours par paires. Là où vit le tour on peut être certain de rencontrer le dindon sauvage qui, à l'approche du chasseur, se lève en gloussant et avertit par son gloussement le tour du danger. Le dindon reste dans les endroits découverts jusqu'à huit ou neuf heures du matin et le soir de cinq à six heures; dans la journée et la nuit, il se retire sur des rochers inabordables. Pendant l'hiver, il se cache dans les grottes abritées, les amas de pierres, et ne descend jamais jusqu'aux forêts. Il se nourrit d'herbes et de bourgeons de quelques fleurs alpines.

Le coq de bruyère ou tétras du Caucase (*tétras Mlacosievizi*) habite la chaîne principale du Grand-Caucase. Il diffère beaucoup par ses mœurs de celui de la Russie. Il perche sur les points élevés; ses endroits favoris sont les bois de sorbiers, de trembles, de bouleaux. L'été, il se tient dans les rhododendrons où il niche, et il n'en sort que le matin et le soir à la recherche de sa nourriture; il mange les scarabées, les sauterelles, les vers et quelques racines de plantes. Habituellement il aime la solitude; jeune, il s'apprivoise facilement. Les régions les plus peuplées de tétras sont: les défilés d'Akhaltzikh-Imérétie et de Delijane, le versant de Tatouzol et de Latpari (Svanétie), les défilés d'Argoune et de Tarey.

D'après A. Kalinovski

* Voir les N.º 9 et 10 du „Caucase Illustré“

MŒURS ET COUTUMES DU CAUCASE

L'enterrement en Mingrémie

En Mingrémie, lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, si c'est un mari, par exemple, on éloigne sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs. Le préféré du moribond reste seul pour lui fermer les yeux, puis, le malade ayant rendu le dernier soupir, il sort, pousse des cris, et toute la maison éclate en gémissements et en plaintes douloureuses (1). On ouvre la porte de la chambre mortuaire. La veuve et les plus proches parents entrent par rang d'âge. En proie au désespoir, les femmes s'arrachent les cheveux, se déchirent la figure, la poitrine, et, agenouillées autour du lit, s'adressent au mort: «Comment as-tu pu quitter ta maison, toi qui étais si parfait! Tu as manqué à tous tes devoirs! Qui portera tes habits désormais? etc.»—Pendant ce temps, les hommes, qui se sont tenus à l'écart, fixent le jour de l'enterrement, et des exprès à cheval partent aux environs annoncer le deuil et la date de la cérémonie. On lave le corps du mort, on l'habille avec grand soin, et on le met dans une bière ouverte. Agenouillées, cheveux épars, les femmes restent avec la veuve, qu'on soutient, étendues à terre sur une natte.

Cependant, attirés par les gémissements et poussant à leur tour des cris affreux, les voisins accourent, mais toujours deux par deux: une mère et sa sœur, deux frères, deux sœurs ensemble, et, avant de se rendre auprès de la veuve, on s'approche du mort et chacun l'apostrophe à son tour: «Que vois-je? Qu'est-il donc arrivé? Ami, regarde-nous! Ah! que ne suis-je aveugle pour ne pas te voir dans un pareil état! Que c'est horrible de ta part! Comment as-tu pu incendier toi-même ta maison? Que feront désormais tes enfants sans toi? Que vont devenir les tiens?...»

Une interlocutrice, la nourrice ordinairement, répond: «Mais non, il n'est pas mort! Crois-tu qu'il aurait voulu tuer ses enfants?... Regarde!... Son cheval sellé est tenu en main par son fidèle serviteur!... Tout à l'heure il se lèvera!...»

Et la note ironique des enfants qui l'interrompent: «Non! il ne voudra jamais nous habiller dans de si jolis habits!» (des habits de deuil).

Et la nourrice ou la veuve reprend: «Hélas! tu te trompes! Il n'ouvre plus la bouche! Il est immobile! Ne nous console plus!... Nous avons bien des vêtements noirs! C'est bien là son dernier cadeau!... Regarde!... Il ne montera plus son cheval!... Il est mort!»

Dans ce dialogue, fort abrégé du reste, et où les consolations mutuelles ne font que raviver la douleur, dans ces oraisons funèbres où l'on fait assaut d'éloges, et où certains improvisateurs, ayant le don des larmes, arrivent souvent même jusqu'à l'éloquence, il faut avouer qu'il y a là une vraie poésie qui a son caractère, quelque chose qui rappelle le rôle du chœur d'une tragédie antique et celui des pleureuses chez les anciens.

Tout le jour, la veuve reçoit ainsi les arrivants, se roulant dans la cendre, toute meurtrie et semblant souhaiter de mourir de douleur et de faim! Le soir, on la supplie de prendre quelque nourriture: un peu de pain de maïs sans sel et du bouillon de haricots.

C'est un prêtre qui passe la nuit en prière près du cercueil, mais des voisins viennent pour veiller le mort, et, pour ne pas céder au sommeil, ils passent assez agréablement le temps en causeries.

Le lendemain matin, les femmes rentrent pour pleurer et répéter leurs doléances, et cela dure jusqu'au jour des funérailles.

(1) Cris mingréliens—de la femme quand son mari meurt: *ïiou ïiou ouou!*—du mari quand il perd sa femme: *vouâi, vouâ, vouâ, vouâi!*—des enfants pour leur père: *vouâ, vouâ, baha, baba!*—pour leur mère: *vouâ, vouâ, nâna, nâna!*—d'une sœur pour son frère: *djîma, djîma!* Ces cris répétés plusieurs fois se terminent par l'exclamation générale: *tchkémitssoda!* (quel malheur!)



C'est pour l'enterrement, auquel viennent assister tous les amis ou ennemis, toutes les connaissances du mort, qu'on fait les plus belles toilettes, qu'on met les costumes aux couleurs riches et voyantes. En effet, c'est un lieu et une occasion de réunion où vont s'arranger bien des mariages.

On a installé dans une vaste chambre le cercueil, près duquel prennent place la nourrice, son mari, ses enfants et les parents du mort; dans une niche en osier, recouverte d'étoffe noire, tête rasée, vêtue d'une robe de cotonnade teinte couleur marron, sans ourlets pour paraître plus misérable, est assise la veuve.

Tout ce monde ne cesse de crier et de pleurer, et ne s'interrompt que quand un coup de cloche annonce quelque nouvel arrivant. L'évêque ou le prêtre de service va à sa rencontre avec un encensoir. Un personnage de quelque importance est toujours suivi d'un certain nombre de personnes qui entonnent un chœur sans paroles: le *zari*, d'une mélodie touchante, d'une harmonie triste et qui ressemble à une hymne religieuse. Sur un accompagnement de notes graves se dessine une voix haute qui fait le chant; en entrant dans la maison mortuaire, et comme finale, un des chanteurs pousse un cri aigu déchirant et très dramatique. Le nouveau venu s'agenouille devant le corps, et, soutenu par un ami, verse quelques larmes et fait ses adieux au mort.

Il faut cependant faire trêve aux pleurs pour s'asseoir à la grande table préparée depuis le matin et à laquelle les assistants sont obligés de goûter. Les poissons, le maïs, le *gomi*, les légumes en marinade, le riz à l'huile, les vins ont été prodigués, et le repas menacerait de se prolonger longtemps si le prêtre, voyant le jour baisser, n'annonçait que l'heure de l'ensevelissement est venue. Tout le monde se lève; hommes et femmes, un cierge à la main, récitent des prières et donnent au défunt leur dernier baiser. C'est alors qu'on ne peut plus détacher la veuve du corps de son mari ou l'enfant de celui de son père! C'est alors que les cris et les pleurs atteignent leur paroxysme! On transporte à l'église le cercueil, dans lequel la veuve a jeté ses cheveux qu'elle a coupés; de là on se rend au cimetière et on procède à l'ensevelissement, après que le plus proche parent a jeté la première pelletée de terre.

La cérémonie publique terminée, la veuve rentre chez elle, ne mange rien. Exténuée de fatigue et brisée par l'émotion, elle se jette sur une natte et essaye de dormir. Le lendemain, sans s'être ni lavée, ni habillée, elle doit recevoir encore tous les retardataires qui, à cause de leur éloignement, n'ont pu arriver la veille pour l'enterrement.

On a enseveli le mort les bras croisés, et on suppose qu'un holocauste offert aux mânes du défunt les décroisera dans le tombeau. Aussi, au bout de sept jours, ordinairement un samedi, la veuve doit trouver un mouton qu'on tue, qu'on fait rôtir entier, et que la nourrice, les frères et sœurs, les parents et un prêtre sont invités à venir manger. Sur la table on a étalé tous les mets préférés du mort. Chacun, prenant un peu d'encens, le répand sur du feu en adressant la prière suivante: «Nous demandons à Dieu que l'âme du défunt soit agréée!» La veuve, d'une sensibilité naturelle ou simulée, adresse au milieu de pleurs et de gémissements, la même prière. Le prêtre lui ordonne alors, au nom de son époux, de manger: Elle y consent, met entre ses dents un petit morceau de viande, mais ne l'avale pas!

Pendant quarante jours la malheureuse ne mangera que du millet bouilli et ne boira que du bouillon de haricots sans sel; toute sa demeure sera tendue de calicot noir, son lit de paille n'aura que des draps noirs, elle conservera sa robe marron, et, chaque soir et chaque matin, elle fera entendre ses cris et ses gémissements!

Si, pendant son deuil, quelqu'un vient à mourir aux environs, elle y va, emportant la ceinture de son mari défunt. Si c'est un nourrisson qu'elle a perdu, elle a sur elle les vêtements, la coiffure qu'il portait. Elle vient bien pleurer le mort qu'elle visite, mais sa douleur est rétrospective, et c'est sa perte à elle qu'elle vient déplorer encore!

Au bout de quelques semaines a lieu une sorte d'agape. On a tué un bœuf, des dindons, de la volaille, et arrivent de nouveau les parents et ceux qui n'ont pu assister aux

funérailles. On repleure comme au premier jour. Après trois ou quatre heures de larmes, on se met à table et on force la veuve à manger de la viande.

Deux mois après, le costume de la malheureuse change. Elle revêt une robe de calicot noir. Enfin, au bout d'un an, pleurnichage définitif, suprêmes adieux au mort. On fait asseoir à table un mannequin qui doit le représenter, et le repas s'achève dans des danses et des chants. Les plus proches parents seuls y conservent leur gravité. Le deuil est terminé pour eux, mais ce n'est qu'au bout de trois ou quatre ans qu'il finit pour la veuve.

J. Mourier

P R O V E R B E S A R M É N I E N S

Dans le cœur de chaque homme il y a un lion couché.

*

Dors! ta fortune veille!

*

Mettre à l'épreuve l'éprouvé, sottise.

*

Avec âne aveugle on ne fait pas caravane.

*

Si le chauve connaissait un remède (*à sa calvitie*), il l'emploierait d'abord pour lui-même.

*

L'œil d'autrui n'éclaire pas.

*

Celui qui achète gagne; celui qui vend perd.

*

Chien qui mord n'aboie pas.

*

Ce que tu fais, tu le fais à toi-même.

*

Si tu fais bouillir dans la même marmite, pendant quarante ans, un croyant arménien et un croyant grec, ils ne se mélangeront pas.

*

L'homme regarde l'homme au visage; Dieu le regarde au cœur.

*

L'homme est le prêtre de l'homme; l'homme est aussi le Satan de l'homme.

*

Abaisse-toi pour te relever.

*

A tête chauve peigne d'or.

*

Chaque chose a son temps.

Chaque chose a sa place.

*

Rien ne vaut la première bouchée.

*

Le monde est un caravanséraï: l'un y entre, l'autre en sort.

*

Ne te fie ni à la pluie d'été ni au soleil d'hiver.

*

Un souci sans enfant, mille avec un!

*

Chacun gagne, le tout est de garder.

*

L'espoir perd le monde.

*

Il fait d'une puce un chameau.

*

La montagne a mis au monde une souris.

*

De chaque chose c'est sa fin qui est louable.

*

En se curant les dents, le ventre ne se rassasie pas.

*

Tout est faux; Dieu seul est vrai.

*

Chacun mène son âne.

*

Tel le monde est venu, tel il va.

*

Tu ouvres l'œil, tu le fermes, et déjà l'année s'est écoulée.

Abgar Ioannissiany

ФАБРИЧНАГО СКЛАДА

КАВКАЗСКАГО АКЦИОНЕРНАГО ОБЩЕСТВА ОБРАБОТКИ ВОЛОКНИСТЫХЪ ВЕЩЕСТВЪ

„Г. З. А. ТАГИЕВЪ“

ВЪ БАКУ

BAKOU
Passage Lalaïeff

„AU BON MARCHÉ“

Modes—Nouveautés—Lingerie—Parfumerie—Articles
de Paris

BAKOU

HÔTEL DU CAUCASE

BAKOU, Nijni-Tazapirski № 3

J. A. FLORENCIE

Entreprise de travaux de décoration
Sculpture—Stucature—Peinture
Téléphone № 921

Bakou

MAGASIN DE MUSIQUE

H. I. İNDRISEK

Dépôt de pianos et d'harmoniums

BAKOU

GRAND HÔTEL DE MOSCOU

БАКУ, Нижне-Тазапирская № 3

ИВ. АН. ФЛОРЕНЦИЕ

Принимаются всевозможныя декорационныя работы:
Скульпторныя, льныя и штукатурныя
Телефонъ № 921

MAISON de COMMERCE

LES FILS DE L. PRYWES ET C^o

Représentants de fabriques

Succursale à Tiflis, Armiansky bazar, maison Mantacheff

SAMOVARS

de la Société CHEMARINE frères

Fabricants à TOULA

En vente dans tous les principaux magasins du Caucase

SAVONS DE TOILETTE

PARFUMERIE

de Gustave Stürmer

à Varsovie

TIFLIS

Golovinsky prospect № 10

LIBRAIRIE A. V. BRAÏLKO

(ci-devant Bærenstamm, maison fondée en 1857)

Editions russes et étrangères—Nouveautés Pédagogie

Abonnements à toutes les publications russes et étrangères

TIFLIS Armiansky bazar, maison Mantacheff

Maison de commerce

SOCIÉTÉ SAMÉDOFF

grand choix de tapis persans, du Téké, du Khokhand—
Soieries—Etoffes pour costumes & ameublement

Quatre médailles aux Expositions du Caucase—Ordre
du Lion & du Soleil de Perse

Téléphone 855